

L'INFLUENCE DE LA RENAISSANCE FRANCAISE DANS  
L'OEUVRE DE SPENSER

A THESIS

PRESENTED TO

THE FACULTY OF THE GRADUATE SCHOOL  
UNIVERSITY OF MANITOBA

IN PARTIAL FULFILLMENT  
OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE  
MASTER OF ARTS

by

FLORENCE JANE MORGAN

April, 1950



TABLE DES MATIERES

<u>Chapitre</u>		<u>Page</u>
	Introduction	1 - 2
I	Connaissances Linguistiques de Spenser	3 - 7
II	Spenser - Traducteur et Imitateur	8 - 17
III	Spenser - Réformateur de la Poésie Anglaise	18 - 28
IV	Spenser - Disciple de la Renaissance	29 - 46
	Conclusions	47 - 49

## INTRODUCTION

Tout étudiant de Spenser doit se rendre compte que l'art de ce poète est un art bien éclectique, caractérisé par un éclectisme qui se décompose facilement en ses éléments constitutifs: les courants européen, humaniste, anglais, italien et français. Examinons un instant ces cinq éléments.

En premier lieu Spenser est, sans aucun doute, un homme pénétré de l'idéal de la Renaissance. Celle-ci fut un mouvement politique, économique, religieux, et littéraire, commun à toute l'Europe, lequel, naissant en Italie au quinzième siècle, se répandant en France à la suite des guerres italiennes sous les règnes de Charles VIII et de François Ier, traversa la Manche pour prendre racine en Angleterre dans le vivant de Spenser, c'est-à-dire pendant la deuxième moitié du seizième siècle. Son oeuvre est également le fruit mur de cet humanisme européen, avant-garde de la Renaissance, qui arriva plus tôt en Angleterre que le corps de l'armée de la Renaissance, proprement dite. Colet, Linacre, Sir Thomas More qui vécurent sous les règnes de Henri VII, et de Henri VIII sont déjà des humanistes bien connus, mais leur enthousiasme pour l'étude des littératures grecques et latines semble avoir été enterré avec leur mort pour ne ressusciter que plus tard dans l'oeuvre académique d'un Spenser. Son art, cependant, fut profondément influencé, aussi, par ses lectures des écrivains contemporains de l'Italie et de la France ..... Du Tasse et de l'Arioste en Italie, de Ronsard, de Baïf, de Marot, de Belleau, de Desportes, et de du Bellay en France. Et tout cela, cependant, ne change aucunement le fait que Spenser tient aussi son propre rang dans le développement général de la littérature anglaise; il est l'héritier de Chaucer et l'aïeul de Milton, et en plus le premier grand

poète de la Renaissance en Angleterre.

Dans cette étude de littérature comparée, nous séparons un peu artificiellement, peut-être, le courant français des quatre autres éléments. Nous espérons de cette façon faire ressortir d'une manière plus précise l'importance de l'influence française chez Spenser, principal objet de notre visée. Nous avons divisé l'oeuvre du poète en trois grandes parties. D'abord, les traductions et les imitations de sa jeunesse; ensuite son début comme poète célèbre; et pour terminer l'ensemble des poèmes publiés entre 1580 et 1599 pendant son séjour en Irlande. Nous allons nous efforcer d'estimer la contribution du courant français à chaque période de sa vie.

## LES CONNAISSANCES LINGUISTIQUES DE SPENSER

Dans le cours de nos lectures, nous avons remarqué, qu'en général, on parle un peu vaguement, et même quelquefois d'une manière méprisante des aptitudes et des connaissances linguistiques de Spenser. Nous savons que, comme tous les hommes bien instruits de la Renaissance, il apprit le latin et le grec, et qu'il sut lire le français et l'italien. Il nous a semblé important, avant d'aborder notre argument central, de raconter au lecteur comment Spenser a pu apprendre le français. Depuis le commencement du seizième siècle le français avait été étudié à la cour d'Angleterre, et chez les seigneurs anglais. Henri VIII écrivait en français à Anne Boleyn, qui était française par son éducation et par ses goûts. Les talents linguistiques de la reine Elisabeth (fille d'Anne Boleyn) sont bien connus; elle parlait le français, l'italien, l'espagnol, et le latin avec presque autant de facilité qu'elle ne parlait sa propre langue. Le luxe et les splendeurs de la cour anglaise avaient attiré les voyageurs de la France qui s'étonnaient d'être accueillis (dans ce pays des barbares) par un monarque, et des courtisans qui leur parlaient français. En 1550 Jacques Peletier put écrire "En Angleterre, amoins entre les Princes et en leurs cours (ils) parlent Français en tous leurs propos." (1)

Les fils des nobles apprenaient le français pendant qu'ils servaient comme pages chez quelque seigneur; c'est de cette façon que Sir Thomas More

---

(1) Jacques Peletier, Dialogues de l'Ortografe, 1550. P. 60, cité par Sidney Lee, The French Renaissance in England, Oxford: Clarendon Press 1910, P. 89

et que Roger Ascham avaient appris le français. Plus tard ils voyageaient en France et en Italie comme fit Sir Philip Sidney. Parmi leurs professeurs il nous faut citer les noms de Nicolas Bourbon, ami de Rabelais et de Marot, et de Nicolas Denisot, ami de Ronsard, qui enseignait le français aux trois filles de Somerset.

Mais Edmund Spenser, quoiqu'il fût apparenté vraisemblablement à une famille noble qui s'appelait Spencer et qui habitait Althorpe, bien qu'il fût admis à la cour d'Élisabeth deux fois, en 1579, et en 1590, et que Sir Philip Sidney, et Sir Walter Raleigh fussent ses amis, ne profita jamais des richesses, ni des privilèges de la noblesse. Fils d'un marchand de Londres, il fut inscrit comme écolier pauvre au Merchant Taylors School, où il reçut de temps en temps des dons de vêtements ou d'argent en espèces. Au lycée comme tous les autres écoliers de son temps il dut apprendre le grec, le latin, et l'hébreu mais non pas les langues modernes. Il est bien certain alors que Spenser n'apprit le français ni à la cour, ni au château comme les jeunes seigneurs, ni dans les cours traditionnels du lycée. Il nous faudra chercher ailleurs la source de ses connaissances de la langue française.

Pendant la deuxième moitié du seizième siècle, à la suite des persécutions religieuses, bien des Français cherchèrent asile en Angleterre. Sous le règne d'Élisabeth, sur douze <sup>habitants de</sup> Anglais à Londres un, au moins, était étranger. Parmi eux, il y avait d'anciens professeurs, et bien d'autres qui se trouvaient obligés de gagner leur vie, en donnant des leçons de français. La Renaissance prit racine fort tardivement en Angleterre, mais à partir de 1550, la société cultivée anglaise fut avide de lire et de comprendre la nouvelle littérature française et italienne. Et ce ne fut

plus seulement la cour et les nobles qui s'y intéressaient, mais aussi les fils (même les filles parfois), de la haute bourgeoisie. Cet enthousiasme chez les Anglais d'apprendre le français à cette époque a quelque chose de remarquable. Ces réfugiés, de leur part, donnaient des leçons privées, cherchaient asile dans le château d'un grand seigneur, fondèrent des écoles (surtout aux environs de St. Paul's Churchyard) et publièrent toute une série de livres dont le but principal fut l'enseignement du français. Ces livres de professeurs avaient un ton populaire, beaucoup plus populaire que l'oeuvre savante de Palsgrave; (1) il y en avait même qui enseignaient le français aux matelots.

Parmi ces réfugiés français se trouva un certain "Claude de Saintliens" qui s'appela Holybands en anglais. Dès 1564, il se fit professeur à Londres, et il y fonda une école. Ici les élèves suivaient les cours traditionnels le matin; l'après-midi fut consacré aux leçons de français. Il devint célèbre comme professeur, et fut connu par cet autre professeur célèbre de son temps, Mulcaster, directeur du Merchant Taylor's School pendant que Spenser y était écolier. Holybands publia deux livres, The French Schoolmaister en 1565, et The French Littleton en 1566, deux dictionnaires français-anglais en 1580, et en 1593. C'est The French Schoolmaister qui nous intéresse le plus. Dans la préface du livre, Saintliens dit qu'il veut enseigner le français sans aucun aide "of maister or teacher, set forthe for the furtherance of all those which doo studie privately in their own study or houses"(2).

---

(1) John Palsgrave, Éclaircissement de la langue française, 1530.

(2) Holybands, The Schoolmaister, cité par Kathleen Lambley, The French Language in England, M.U.P., P. 149.

Son livre eut un très grand succès auprès du public.

Comme dans la plupart des livres publiés par ces professeurs de français, la langue y fut enseignée principalement par la traduction; la grammaire et la prononciation jouaient un rôle secondaire. Si l'on examine de près ces anciens livres, l'on observe que le texte est arrangé d'une façon curieuse. Le texte français se trouve à gauche, la traduction anglaise littérale à droite. Voici par exemple une page prise dans The Schoolmaister.(3)

Monsieur, où pikey-vous si bellement?	Sir, whither ride you so softly?
A Londres, à la foire de la Berthélemy.	To London, to Bartholomew's fair.
Je vay au Landi, à Paris, je vay à Rouen.	I go to Landi, to Paris, to Rouen.
Et moy aussi: allons ensemble; je suy	And I also, let us go together, I am
bien aise d'avoir trouvé compagnie.	Very glad to have found company.
Allons de par Dieu; piquons un peu	Let us go in God's name: let us pricke
J'ai peur que nous ne venions par là	A little, I fear we shall not come
de jour, car le soleil s'en va coucher.	thither.
	by daylight, the sunne goethe downe.

Or, n'oublions pas en plus que le père de Spenser était marchand.

Dans ce milieu commercial le jeune homme a très bien pu faire la connaissance des huguenots réfugiés devenus marchands de commerce. C'est de cette façon peut-être, que notre écolier s'intéressa d'abord à la langue française. Son professeur d'école, Mulcaster, savait bien le français; car dans son "Elementaire", il révèle une connaissance intime de la Defense et Illustration de la langue française de du Bellay. Peut-être introduisit-il un peu de français dans ses leçons de latin et de grec. Il était d'ailleurs l'ami des deux réfugiés célèbres qui à cette époque enseignaient le français à Londres, Holybands et Baret(4). Spenser avait douze ans quand Holybands fonda son

---

(3) Holybands, The Schoolmaister, cité par Kathleen Lambley, Ibid, P. 131.

(4) Baret, auteur de A Triple Dictionnaire - English, French, Latin, <sup>public</sup> en 1573. Parmi les épîtres élogieuses qui précédaient le texte se trouva une lettre écrite par Mulcaster.



école, treize ans quand il publia The French Schoolmaister. Il est bien probable, alors, que Spenser apprit le français, soit pas<sup>1</sup> lui-même, dans The French Schoolmaister, soit à l'école de Holybands.

Ce que nous allons raconter dans le chapitre suivant vient à l'appui de cette affirmation. Mais il nous semble nécessaire de nous arrêter ici pour nous poser une deuxième question: comment Spenser apprit-il l'italien? Un examen minutieux de l'influence italienne dans les oeuvres du poète sort des bornes de cette étude, mais il nous faut de temps en temps faire allusion au courant italien.

Cette société cultivée anglaise qui s'intéressait à la langue française, s'intéressait également à l'italien. Les jeunes seigneurs qui faisaient le grand tour parlaient italien aussi bien que le français. Mais il nous semble qu'en général ils apprenaient l'italien plutôt pour les aider à lire les oeuvres italiennes. Une grammaire italienne fut publiée en 1550 ayant pour titre The Principal Rules of Italian Grammar with a Dictionary for the Better Understanding of Boccaccio, Petrarche, and Dante. D'autres éditions en furent publiées en 1562 et en 1567. De plus, notre Saintliens publia en 1583 The Italian Schoolmaister, qui ressemblait au French Schoolmaister de 1565. Nous savons de son oeuvre, que Spenser dut apprendre l'italien. Quand l'a-t-il appris? Peut-être quand il était lycéen à Londres, peut-être pendant son séjour à Cambridge. Où l'a-t-il appris? Il nous semble bien probable qu'il l'a appris par lui-même dans cette grammaire italienne dont nous venons de citer le titre, et dont l'auteur est inconnu.

## II

### SPENSER, TRADUCTEUR ET IMITATEUR

Après ces explications préliminaires qui nous ont paru bien nécessaires, nous entamons, dans ce chapitre, la pensée centrale de cette thèse. Car nous voudrions commencer à faire un examen et une explication des oeuvres de Spenser, afin d'y estimer la nature et la valeur de l'influence française. Examinons d'abord les juvenilia du poète. Or, il faut noter que dès le commencement de sa carrière, l'oeuvre de Spenser subit l'influence de la littérature française, car il fait ses débuts dans la poésie dans le rôle de traducteur de poèmes français.

Parmi ces réfugiés à Londres il y avait un Flamand qui s'appelait S. John vander Noodt. Protestant et riche bourgeois d'Anvers, il avait dû quitter la Hollande pour fuir les campagnes religieuses entreprises par le duc d'Alva contre les Calvinistes. En 1568, après avoir séjourné dix-huit mois en Angleterre, il publia en flamand un petit livre d'emblèmes Het Theatre. Ce fut une brochure qui renfermait une attaque violente contre le Pape, et elle comprenait, outre des pages en prose, deux traductions en flamand, des canzoni de Pétrarque, traduit par Marot sous le titre de Visions de Pétrarque et du Songe de du Bellay (omettant les numéros V, VIII, XIII et XIV); et enfin une série de quatre sonnets composés par Noodt lui-même. Le livre entier fut publié en français quelques mois plus tard, et en 1569 l'auteur en fit faire une traduction anglaise sous le titre suivant: A Theatre, wherein he represented as wel the miseries and calamities that follow the voluptuous worldlings as also the greater joyes and pleasures which the faithful do enjoy. An argument both profitable and delectable to all that sincerely love the word of God. Devised by S. John Vander Noodt. Spenser, jeune étudiant de 16 à 17 ans,

fut choisi pour traduire en anglais les poèmes de Marot, de du Bellay, et de Vander Noedt.

Si vous examinons les textes de près nous remarquerons que le travail de Spenser n'est autre chose qu'une simple traduction, mot à mot, vers par vers, du texte français. Par exemple:

Un jour estant seulet a la fenestre	Being one day at my window all alone
Vey tant de cas nouveaulz devant mes yeux	So many strange things happened me to see
Qu'en tant veoir fasche me convint estre (1)	As much it grieves me to think thereon (2)

Ce que nous trouvons interessant, c'est que Spenser ne fait que continuer son travail de lycéen. Il traduit ces vers de Marot, comme dans doute, il traduisait une page du Schoolmaister.

Avouons pourtant, que maintenant le devoir est un peu plus difficile. Il faut faire une traduction en vers; il y aura de petites différences, des changements à faire dans l'ordre des mots pour répondre aux exigences de la rime et de la métrique. En plus les Visions de Marot sont en strophes de douze vers. Spenser transforme les Strophes I et III en sonnets. Il lui faut ajouter un peu, élargir le sens. Si l'on cite le reste de la première strophe, on verra comment il s'y prend:

Si m'apparut une bische a main dextre	At my right hand, a hinde appeared to me
Belle pour plaire au souverain des dieux	So faire as mought the greatest God delite
Chassée estoit de deux chiens envieux	Two egre dogs dyd hir <u>pursue</u> in chase
Un blanc, un noir, qui par mortel effort	<u>Of which the one was black, the other white</u>
La gente beste aux flans mordaient si fort	<u>With deadly force, so in their cruell race</u>
Qu'au dernier pas en bref temps l'ont menée	They pinchte the haunches of the gentle
Cheoir soubz un roc. Et la cruauté	beast,
Dont souspirer me fait sa destinee. (3)	That at the last, and in short time, I <u>spied</u>
	Under a roche, <u>where she alas opprest</u>
	<u>Fell to the ground and thus untimely died</u>
	Cruel death vanquishing so noble beautie
	<u>Oft makes me wail so harde a destinee. (4)</u>

---

(1) Clément Marot, Oeuvres Complètes, Traductions V, Des Visions de Pétrarque (Paris: Garnier), II, 132. S.D.

(2) Edmund Spenser, A Theatre, Epigrams (1) (Baltimore: John Hopkins Press, 1947) II, 5.

(3) Marot, loc. cit. (4) Spenser, loc. cit.

Nous avons souligné les mots et les phrases que Spenser ajouta pour changer le poème de douze vers en sonnet. Mais bien qu'il ait ajouté ces quelques mots et ces quelques phrases, il ne changea ni le sens ni la pensée des deux poèmes français. Spenser fit ces traductions juste avant son entrée comme étudiant à l'université de Cambridge. Le lecteur se rendra bien compte donc qu'à cette période, le jeune élève eut déjà une bonne connaissance de la langue française et qu'il fut déjà un assez habile versificateur.

Beaucoup plus tard, en 1591, Spenser publia un recueil de poèmes intitulé Complaints. A côté d'autres poèmes (1) l'on y trouva: une refonte littéraire de ces premières traductions des Visions de Pétrarque, de Marot, et du Songe, de du Bellay; une nouvelle traduction, celle des Antiquitez de Rome, de du Bellay, /sous le titre de Ruines of Rome; et enfin deux poèmes originaux qui s'appellent Visions of the World's Vanitie et Ruines of Time. On ne sait pas exactement à quelle date ces cinq œuvres de Spenser furent écrites, mais à part quelques passages dans The Ruines of Time, il est bien probable que ce fut pendant son séjour à Cambridge, c'est à dire, entre 1569 et 1576.

Ces traductions refaites et celle des Antiquitez de Rome sont moins exactes que les deux premières qui avaient fait partie du Théâtre. Il ne s'agit pas de simples négligences, ni de sa connaissance imparfaite de la langue française, comme l'ont suggéré quelques critiques, mais d'un changement de circonstances et de but chez Spenser. Il n'écrivait plus sous la tutelle d'un Mulcaster, ou d'un vander Noodt; il lisait, il écrivait dans l'air plus libre

---

(1) Le recueil de poèmes intitulé Complaints comprit: The Ruines of Time, The Teares of the Muses, Virgil's Gnat, Mother Hubberd's Tale, Ruines of Rome, Mulopotmos, Visions of the World Vanitie, The Visions of Bellay, The Visions of Petrarch.

de l'université. Il ne traduisait plus les oeuvres de ses maîtres français pour satisfaire aux intérêts de vander Noodt, qui voulait se servir de ces deux traductions de Marot et de du Bellay, afin d'illustrer, et de rendre plus attrayant l'argument du Théâtre. Il les traduisait maintenant pour satisfaire à ses propres intérêts, et à ses propres goûts.

Les Visions de Petrarch de Marot sont en strophes de douze vers.

Spenser avait déjà transformé les strophes I et III en sonnets. Dans la traduction refaite il abandonna complètement la versification démodée de Marot en changeant les trois autres douzaines en sonnets. En plus, il y ajouta un septième sonnet original. Il vaut la peine d'examiner comment il s'y prit.

Strophe I Déjà en forme de sonnet. Il la laissa intacte.

Strophe II Il la transforma en sonnet en ajoutant un vers après le vers 9 et en faisant deux vers du vers 10.

Strophe III Déjà en forme de sonnet. Il changea le vers 7, en s'écartant du texte français.

Strophe IV Il changea "Unto The gentle sounding of the waters fall"  
"to the soft sounding of the waters fall" pour des raisons d'euphonie.

Strophes V et

VI Il fit trois vers du douzième vers.

Il fallut plus de travail pour transformer les vers blancs de la première traduction du Songe de du Bellay en sonnets rimés. Spenser suivit de près la première version, l'adaptant pour la faire rimer. Par exemple:

Première traduction

Deuxième traduction

I saw the birde that dares beholde the sunne, I saw the bird that can the sun endure  
With feeble flight venture to mount to heaven With feeble wings assay to mount on high  
By more and more she gave to trust her wings: By more and more she gave her wings t'  
Still following th'exemple of her damme. (1) assured (2)  
Following th'ensample of her mothers sight:

(1) Edmund Spenser, A Theatre, Sonnets (6), (Baltimore: John Hopkins Press, 1947), II, 16.

(2) Edmund Spenser, Complaints, The Visions of Bellay (7), *ibid*, p. 181

Il avait dû garder le texte français sous les yeux en travaillant: le sonnet 2, vers 8, en fait preuve. Il changea

"Upon an hundred steps of purest golde" en "On hundred steps of Afrike golds  
enchase

Le texte français donne:-

"Sur cent degrez dorez du plus fin or d'Afrike"

En plus Spenser traduisit cette fois les sonnets 6, 8, 11, 13 et 14, omis par vander Noodt. Spenser dans ces deux traductions refaites essaya de garder l'exactitude de la première version, mais en même temps il chercha à en améliorer leur forme.

Le Songe de du Bellay est complémentaire aux Antiquitez de Rome, et Spenser en relisant le Songe dut passer aux Antiquitez. Cette nouvelle traduction Ruines of Rome en fut le résultat. Cette fois le poète ne se soucia guère d'en faire une traduction fidèle; il préféra traduire ce poème de du Bellay comme bon lui semblait.

Quelquefois il suivit le texte de près; par exemple:-

Nouvenu venu, qui cherches  
Rome en Rome  
Et rien de Rome en Rome  
n'appercois (3)

Thou stranger, which for Rome in  
Rome here seekest.  
And nought of Rome in Rome  
perceivest at all. (4)

Quelquefois il fit une traduction exacte et en même temps heureuse:-

Divins Esprits, dont la poudreuse  
cendre  
Gist sous le faix de tant de  
murs couvers. (5)

Ye heavenly spirites, whose  
ashie cinders lie  
Under deep ruines, with huge  
walls opprest, (6)

---

(3) Joachim du Bellay, Oeuvres Poétiques, Les Antiquitez de Rome (3) (Paris: Droz, 1939), Edition critique publiée par Henri Chamard, II,

(4) Edmund Spenser, Complaints, Ruines of Rome, (3), op cit., P. 142

(5) Du Bellay, op. cit., P. 4.

(6) Spenser, op. cit., P. 141.

Quelquefois il paraphrasa:-

Le Babylonien ses hauls murs  
vantera  
Et ses vergers en l'air, de son  
Ephesienne  
La Grece descrira la fabrique  
ancienne,  
Et le peuple du Nil ses pointes  
chantera: (1)

Great Babylon her haughtie  
walls will praise,  
And sharped steeples high shot  
up in ayre;  
Greece will the olde Ephesian  
buildings blaze;  
And Nylus nurslings their  
pyramides faire; (2)

En général il se trouva gêné par le style sec et bref de du Bellay.

Ses vers sont presque toujours plus longs que ceux du texte, et l'on observe déjà chez Spenser un style qui lui est particulier, un style facile et trainant.

Les vers suivants nous en fournissent des exemples:

Ny la fureur de la flamme  
enragée  
Ny le trenchant du fer victorieux,  
Ny le dégast du soldat  
furieux, (3)

Nor the swift furie of the  
flames aspiring  
Nor the deep wounds of victours  
raging blade,  
Nor ruthless spoyle of souldiers  
blood - desiring, (4)

Cette traduction nous intéresse. Car dans ces vers on voit le poète qui, pour l'aider à faire ses propres expériences de style, se sert d'un modèle français.

Parmi les poèmes de ce recueil intitulé Complaints se trouve The Ruines of Time, une élegie adressée à la comtesse de Pembroke en souvenir des membres illustres de la famille des Dudley. Bien qu'elle renferme des choses qui sortent de l'argument de ce chapitre, elle est composée en partie, à l'imitation des Antiquitez de Rome. Le plan des Ruines of Time ressemble sous deux aspects à

- 
- (1) Du Bellay, op. cit., Sonnet 2, P. 4.
  - (2) Spenser, op. cit., Sonnet 2, P. 141.
  - (3) Du Bellay, op. cit., Sonnet XIII, P. 14.
  - (4) Spenser, op. cit., Sonnet XIII, P. 146.

celui des Antiquitez de Rome. Du Bellay commence son recueil romain en s'adressant aux "Divins esprits". "J'invoque ici votre antique fureur" dit-il. Spenser de même, au début de son poème, nous décrit l'Esprit de Verlame. Du Bellay termine Les Antiquitez en y ajoutant les quinze sonnets du Songe et Spenser achève les Ruines of Time en y ajoutant douze visions nouvelles.

La matière des Antiquitez traite de la grandeur de l'Empire Romain et de sa chute désastreuse. Du Bellay se vante: "D'avoir chanté, le premier des Français, l'antique honneur du peuple à longue robe"<sup>(1)</sup>, Spenser au contraire, nous parle de Verlame, c'est-à-dire, Verulam, ville ancienne, située aux environs de St. Albans. Il nous décrit sa grandeur, ses monuments, son histoire, sa gloire, sa chute, tout comme du Bellay s'est lamenté de la grandeur perdue de Rome. Dans les Antiquitez l'idée dominatrice est simple: "ce qui est ferme, est par le temps détruit". On retrouve la même pensée chez Spenser.

"O vaine world glorie, and unstedfast state ..."  
"Sith all that in this world is great or gaie  
Doth as a vapour vanish and decaie." (2)

Quant au style, si on l'examine de près, on trouve que Spenser doit beaucoup à du Bellay. Par exemple:

"Ces vieux palais, ces monts audacieux  
Ces murs, ces arcz, ces thermes et ces temples" (3)

Suggère à Spenser:

"High towers, faire temples, goodly theatres,  
Strong walls, rich porches, princelie palaces,  
Large streetes, brave houses, sacred sepulcres." (4)

---

(1) Du Bellay, op. cit., Sonnet XXXII, P. 29.

(2) Spenser, Complaints, The Ruines of Time, op. cit., II, 28

(3) Du Bellay, op. cit., P. 25, Sonnet XXVII, Line 3-4.

(4) Spenser, op. cit., P. 39, Lines 92-94.



Ce poème Visions of the Worlds Vanitie est également composé à l'imitation d'un modèle français. Nous avons déjà indiqué que Spenser traduisit le Songe de du Bellay, et Les Visions de Petrarch de Marot. Maintenant il se sert de ce genre emblématique pour composer douze sonnets originaux. Il se représente à nous dans le premier sonnet dans un état de rêve:

"One day, whiles that my daylie cares did sleepe,  
My spirit, shaking off her earthly prison,  
Began to enter into meditation deepe ..... " (1)

Du Bellay commence d'une façon presque identique:

"C'estoit alors que le present des Dieux  
Plus doucement s'écoule aux yeux de l'homme  
Faisant noyer, dedans l'oubly du somme  
Tout le souci du jour laborieux." (2)

Marot dit plus brièvement:

"Un jour, estant seulet à la fenestre" (3)

Dans chacun des onze sonnets qui suivent, Spenser, imite ses deux modèles français; il nous décrit un petit tableau, qui lui permet d'ajouter à la fin du sonnet une pensée morale. Mais, c'est précisément du côté de la moralité qu'il s'écarte de ses modèles français. Chez Marot, et chez du Bellay, la morale est pareille à la pensée dominante des Antiquitez de Rome, qui est: tout ce qui est fort, noble, et beau doit périr. Or, dans son quatrième sonnet, Spenser emprunte aux poèmes emblématiques d'Alciati, l'image de l'aigle dompté par la scarabée, et dans le neuvième sonnet, celle de la galère détruite par le remora. Ces deux images-ci lui suggèrent une bien différente morale: ce

---

(1) Edmund Spenser, Complaints, Visions of the Worlds Vanitie, op. cit., P. 174, Lines 1 - 4.

(2) Du Bellay, Songe, op. cit., P. 30, Lines 1 - 4.

(3) Marot, Visions de Pétrarque, op. cit., P. 130

qui est fort, peut être vaincu par ce qui est faible. Et Spenser, partout dans les onze sonnets, se sert de cette autre morale, abandonnant complètement celle de ses deux modèles français.

Dans ce premier chapitre consacré aux juvenilia de l'auteur, nous avons essayé de démontrer comment Spenser, tout en traduisant, et en imitant des modèles français, fit son entraînement de poète. Débutant par la traduction exacte, il passa à la traduction refaite; de là, à la traduction libre et à l'imitation. Il ressort également de cette étude que les œuvres de son génie naissant suggèrent en général au lecteur quels seront les traits caractéristiques de l'œuvre mûre du poète. Dans ces juvenilia nous croyons apercevoir des traits bien spenseriens.

Nous observons tout d'abord, que Spenser, dès le début de sa carrière, s'intéressa à la poésie didactique. Les Visions de Pétrarque, Le Songe, les Visions of the World's Vanitie, rentrent tous les trois dans le genre emblématique, qui se compose d'un ensemble de peintures dont chacune vise à l'enseignement moral. Il a poussé sa double admiration du genre didactique et de la poésie française jusqu'à prendre aux Antiquitez de Rome, de du Bellay, le thème moral dont il s'est servi pour ses propres Ruines of Time. Car dans tous les deux, l'on retrouve la même pensée de la mutabilité des choses créées, <sup>l'idée que</sup> qui, "tout, retourne à son commencement". Le style des emblèmes est allégorique. Il s'ensuit alors, que Spenser au début de sa carrière dut s'intéresser également à la méthode allégorique. Il nous semble donc important de noter ici que, si du Bellay, dans les Antiquitez de Rome, s'adresse aux "Divins esprits" de la ville, Spenser dans les Ruines of Time pousse plus loin ce style allégorique en nous décrivant l'Esprit de Verlame

sous les traits d'une femme:

"..... Sitting sorrowfullie wailing,  
Rending her yellow lock, like lyrie golde  
About her shoulders carelesle downe trailing,  
And streames of teares from her faire eyes  
  forth sailing."                          (1)

Nous croyons enfin que Spenser, dans ces premiers poèmes, se montra déjà novateur. Les poèmes emblématiques, en particulier ceux d'Alciati, avaient été très populaires en Europe depuis le commencement du seizième siècle. Ce fut la publication de A Choice of Emblems par Whitney en 1587 qui marqua l'entrée officielle du genre dans la littérature anglaise. Or, Spenser avait déjà pris part en 1569 à la publication anglaise du Theatre de vander Noedt, qui fut autre chose qu'un livre d'emblèmes. Nous savons d'ailleurs qu'entre 1569 et 1576 il écrivit, pendant son séjour à Cambridge un emblème original, Visions of the Worlds' Vanitie.

---

(1) Spenser, Complaints, Ruines of Time, op. cit., P. 37, Lines 9 - 12.

## SPENSER, REFORMATEUR DE LA POÉSIE ANGLAISE

Ayant laissé derrière nous la jeunesse de Spenser, il nous faudra aborder ensuite, la période qui est peut-être la plus importante, et la plus critique de la vie du poète. Il s'agit, bien entendu, de celle qui, commençant en 1576, l'année où Spenser quitta l'université de Cambridge, se termina en 1580, l'année où il quitta l'Angleterre pour se rendre en Irlande.

Ce fut vers la fin de cette période de sa vie que, en 1579, Spenser publia The Sheperdes Calendar, son premier poème devenu vraiment célèbre, le premier qui ait par la suite autorisé la renommée du poète. Lors de sa publication, un contemporain, Webbe, écrivit ces mots élogieux:

"But now yet at the last hath England hatched uppe one Poet of this sorte, in my conscience comparable with the best in any respect, even Master Sp.:, Author of The Sheperdes Calender, whose travell in that peece of English Poetrie I think verely is so commendable, as none of equal judgement can yeelde him lesse prayse for hys excellent skylle and excellency shewed foorth in the same, then they would to eyther Theocritus or Virgill, ..." (1)

Il s'agit ici, de quelque chose de bien plus sérieux, que de ces oeuvres de sa jeunesse que nous venons d'examiner. Il nous faudra nous attarder un peu, alors, pour nous renseigner sur les faits et les circonstances qui avaient influencés sa pensée et aidés l'étudiant à devenir le poète célèbre.

Spenser eut la bonne chance de vivre dans la deuxième moitié du seizième siècle, époque où l'Angleterre, guidée adroitement par la reine Elisabeth, joua un rôle important dans la politique européenne. En particulier, il y eut alors, entre la France et l'Angleterre, un continuel va-et-vient d'ambassadeurs accompagnés de leurs nombreuses suites de courtisans. Bien des choses lièrent les deux pays en une union assez étroite. La reine,

---

(1) Webbe (Smith, Elizabethan Critical Essays, 1, pp. 262-4), cité par Osgood, Lotspeur, Minor Poems (Baltimore: John Hopkins Press, 1943) Vol 1., P. 572.

pendant treize ans, entre 1571 et 1584, s'intéressa vivement à son mariage possible avec un prince de France, d'abord avec le duc d'Alençon, et plus tard avec son frère, X le duc d'Anjou. Marie Stuart, reine d'Écosse, devint la femme du roi de France, François II. Les guerres religieuses en France, chassèrent de leur pays, beaucoup d'Huguenots qui vinrent chercher asile en Angleterre.

Ces trois faits historiques favorisaient, sans aucun doute, d'étroits rapports littéraires entre les deux pays. Dans l'entourage, par exemple, du duc d'Alençon, on trouva Jean Bodin, l'auteur du célèbre ouvrage De La République. Pendant son séjour en Angleterre, il fit une visite à l'université de Cambridge, où les étudiants, discutaient déjà l'argument de son livre. Marie, reine d'Écosse, fille de Marie de Guise, aimait beaucoup la France, parlait le français comme sa langue maternelle, lisait les poètes français et les imitait dans ses propres compositions littéraires. Ronsard, et du Bellay lui débitaient leurs éloges en vers. A l'influence de ces grands, s'ajoute celle des réfugiés huguenots que nous avons déjà signalée. La connaissance du français en Angleterre dut nécessairement en ressentir une forte impression.

Ce fut, à vrai dire, pendant cette deuxième moitié du seizième siècle que l'impulsion de la Renaissance pénétra enfin jusqu'aux îles britanniques, apportée principalement dans les bagages des ambassadeurs, et des réfugiés français. Il ne suffit pas cependant, de constater le simple fait que Spenser vivait à une époque, où la France exerçait une si grande influence sur l'éveil intellectuel, et artistique de l'Angleterre. On voudrait savoir aussi comment le poète ait pu prendre contact avec cette culture importée d'outre-Manche.

Spenser, nous l'avons déjà dit, devait sa connaissance de la langue française fort probablement à un réfugié français, Holybands. Ce qui est plus frappant encore, il fit son début dans la poésie comme traducteur d'œuvres françaises, choisies par un autre réfugié, un Flamand, Vander Noodt. Ajoutons

enfin que ce dernier lui-même connaissait très bien la littérature française, tout comme le troisième ami du jeune poète, Mulcaster, la connaissait aussi.

Après avoir quitté la tutelle de ces hommes, Spenser passa sept ans à l'université de Cambridge. Là, l'étude de la langue et de la littérature françaises ne fit pas encore partie des cours réguliers. Nous savons cependant qu'on y lisait avidement les auteurs français et italiens, <sup>auxquels</sup> que les étudiants y consacraient leurs heures de loisir. C'est Harvey qui nous le dit:

"I beseech you all this while, what news at Cambridge: Tully and Demosthenes nothing so much studied as they were wont: Livy and Sallust perhaps more, rather than less. Lucian never so much: Aristotle much named but little read: Zenophon and Plato reckoned among discoursers and conceited superficial fellows.....Machiavel a great man: Castelleo of no small repute; Petrarch and Boccace in every man's mouth; Galateo and Guazzo never so happy: but some acquainted with Unico Aretino: the French and Italian highly regarded: the Latin and Greek but lightly." (1)

Et encore:

"You can not stepp into a schollars studye (but ten to on ) you shall lately find open either Bodin de Republica, or le Noyes exposition uppen Aristotles Politiques or some other like Frenche or Italian Politique Discourses." (2)

Spenser fit la connaissance de Harvey à Cambridge, et resta son ami pendant toute sa vie. Ce savant professeur à l'université qui admirait les oeuvres de Ramus, et de du Bartas avait fait la connaissance de Jean Bodin quand ce dernier fit une visite à Cambridge.

En 1579 Spenser fut de nouveau à Londres. Il logeait dans le palais du favori de la Reine, Leicester, chez qui il eut en emploi de secrétaire. Là, il fit la connaissance de Edward Dyer, et de Sir Philip Sidney. Il fut probablement membre d'un club littéraire "The Areopagus". Sidney, qui avait visité Paris en 1571, lui parlait peut-être du célèbre poète Ronsard qu'il avait rencontré à la cour française. Spenser lui-même alla peut-être en France. "I go thither, as sent by him (Leicester), and maintained most what of him: and there am to employ my time, my body, my minde, to his Honours service" (3) écrivit-il dans une lettre

(1) Letter Book of Gabriel Harvey, (1573-1580), cité par R.W. Church, <sup>dans</sup> Spenser (London, MacMillan & Co., Ltd., 1939), P. 25.

(2) Ibid, cité par Kathleen Lambley, <sup>dans</sup> The French Language in England, (Manchester University Press), P. 247.

(3) Ibid, cité par R.E. Neil Dodge, Complete Poetical Works of Spenser, (Boston: T.S.M.P. P.T.O.)

a Gabriel Harvey.

Pendant dix ans, donc, depuis la publication du Theâtre en 1569, jusqu'à la publication de The Shepheardes Calendar en 1579, Spenser, par les circonstances de sa vie, fut soumis à l'influence du courant français. Nous nous demandons, alors, de quelle façon ses lectures françaises ont influencé les idées littéraires du poète, la forme, et la matière de son premier poème célèbre.

En premier lieu, Spenser admirait beaucoup les poètes français. Il se rendait bien compte que la poésie anglaise était inférieure à celle de la France. Mais il savait aussi que Ronsard, et ses disciples avaient réformé une poésie française, qui, elle aussi, avait été autrefois inférieure à celle de l'Italie. Lui aussi, voulut se donner la tâche de réformer la poésie anglaise, de créer une poésie nouvelle, de se faire, en un mot, le Ronsard de l'Angleterre. La Pléiade avait lancé la première bombe contre la poésie démodée de la France, par la publication du manifeste de leur programme littéraire. Ce fut La Deffence et Illustration de La Langue Francoyse que du Bellay écrivit en 1549. De même Spenser en 1579, ou peut-être un peu plus tôt, écrivit The English Poete, ouvrage malheureusement perdu, qui fut probablement le manifeste de son ambitieux programme littéraire.

L'ouvrage est perdu mais nous pouvons essayer d'en reconstituer l'argument, en examinant les arts poétiques de ses deux amis littéraires, Mulcaster et Sir Philip Sidney. Les rapports d'amitié qui lièrent ces trois hommes furent si étroits, et si prolongés que The Elementaire que publia Mulcaster en 1572, et The Defense of Poesy que Sir Philip Sidney avait écrite en 1583 et qu'il fit paraître seulement en 1595, doivent renfermer l'image assez fidèle des pensées qui travaillaient l'esprit de notre ambitieux jeune poète. Dès qu'on les soumet à une étude quelque peu approfondie, l'on constate de suite, que ces deux ouvrages contiennent des théories littéraires qui ne sont autre chose que l'écho fidèle de celles de la Pléiade.

Ronsard et ses disciples se rendirent bien compte que la littérature française est inférieure à celle de l'Italie; Sidney de même parle de l'état déplorable de la poésie en Angleterre. Il se demande pourquoi. "England the mother of excellent minds should be grown so hard a step-mother to poets" (1) ----- Il dit que la poésie est devenue "The laughing-stock of Children" (2) Mais, dit Mulcaster, ce n'est pas la faute de la langue anglaise, car aucune langue n'est plus belle de nature qu'une autre.

"The finest tung was once in filth, the verie course of natur proceding from weaknesse to strength, from imperfection to perfitness, from a main degre to a main dignitie ....."

"No one tung is more fine then other naturalie but by industrie of the speaker which ..... endevreth himself to garnish it with eloquence and to enrich it with learning." (3)

C'est exactement la pensée qu'annonce du Bellay au commencement de "La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse:-"

"Il est vray que par succession de tens les unes, pour avoir été plus curieusement reiglées, sont devenues plus riches, que les autres: mais cela ne se doit attribuer à la félicité desdites Langues, ains au seul artifice et industrie des hommes." (4)

Mulcaster dit clairement que l'écrivain doit se servir de la langue maternelle, non pas du latin ou du grec, en traitant n'importe quel sujet, même la philosophie

"For some be of opinion, that we should neither write of anie philosophical argument, nor philosophicallie of any slight argument in our English tung." (5)

"I do not think that anie language, be it whatsoever is better able to utter all arguments either with more pith or greater planesse, then our English

- 
- (1) Sir Philip Sidney, Defense of Poesie, (Cambridge: U.P. 1923), P. 35,
  - (2) Ibid., P.4. (3) Richard Mulcaster, The Elementarie, P.267.
  - (4) Joachim du Bellay, Deffence et Illustration de la Langue Francoyse (Paris: Cerf.1892, édité par Person, deuxième édition) P.50
  - (5) Mulcaster, loc. cit.



tung is, if the English utterer be as skilfull in the matter which he is to utter as the foren utterer is". (1)

Sidney dit la même chose:—

"But for the uttering sweetly and properly the conceit of the mind which is the end of speech, that hath it equally with any other tongue in the world". (2)

Ces mots de Sidney, semblent indiquer qu'il connaissait cet autre passage de la Deffence, ou du Bellay loue la douceur de sa propre langue.

"Quand au son, je ne scay quelle naturelle douceur (comme ilz disent) qui est en leurs langues, je ne voy point que nous l'ayons moindre, au jugement des plus délicates Oreilles". (3)

En défendant sa propre langue, Mulcaster se montre très patriotique; les mots qu'il a trouvés sont bien connus :

"I love Rome, but London better, I favor Italie, but England more, I honor the latin, but I worship the English." (4)

Il poursuit sa pensée :

"First to say somewhat for the people, that use the tung, the English nation hath allwaie bene of good credit and great estimation ever since credit and estimation by historie came on this side the Alps." (5)

Du Bellay est également patriotique, car il écrit :

"Mais quand a la piété, religion, intégrité de meurs, magnaminité de courages et toutes ces vertuz rares et antiques (qui est la vraye et solide louange) la France a toujours obtenu sans controverse la premier lieu." (6)

Du Bellay constate dans la deuxième partie de La Deffense et Illustration de la Langue Francoyse, que si l'on veut que la littérature française égale celle de l'Italie, et de l'Antiquité il faut enrichir la langue maternelle. La pensée de du Bellay se retrouve dans l'oeuvre de Mulcaster qui ne fait que l'adapter à ses propres fins.

- 
- (1) Mulcaster, Ibid, P. 274
  - (2) Sir Philip Sidney, op. cit. P. 44
  - (3) Du Bellay, op. cit., P. 77
  - (4) Mulcaster, op. cit., P. 269
  - (5) Ibid., P. 89
  - (6) Du Bellay, op. cit., P. 156

"Is it a stranger? But no Turk, and tho it were an enemies word, yet good is worth the getting, tho it be from you so, as well by speeche of writers, as by spoill of soldiers ..... For mine own words and the terms that I use, there be generallie English. And if any be either an incorporate stranger, or otherwise translated, or quite coind a new, I have shaped it as fit for the place where I use it as my cunning will give me." (1)

Le poète qui est assez audacieux pour faire paraître un manifeste est en devoir de publier, sans trop tarder, un recueil de poèmes qui mettront en pratique les théories exposées dans son art poétique. À la suite de la Deffence et Illustration de la Langue Francoyse Ronsard publia en 1552 le premier livre des Amours. Pareillement, à la suite de The English Poete, Spenser en 1579 publia The Shepheardes Calendar.

La deuxième édition des Amours fut accompagnée d'un commentaire par Muret. Celui-ci nous explique le but de son commentaire:

"L'un le reprenait de se trop louer, l'autre d'escire trop obsûrement, l'autre d'estre trop audacieux à faire nouveaux mots. Car il n'y a point de doute, que chacun auteur ne mette quelques choses en ses écrits lesquelles luy seul entend parfaitement. Comme je puis bien dire, il y avait quelques sonets dans ce livre que d'homme n'eussent jamais été bien entendus, si l'autheur, [Ronsard] ou à moy, ou à quelque autre familièrement déclarey." (2)

Le parallélisme est fort curieux, car, à son tour, The Shepheardes Calendar fut précédé par l'épître de E.K. Il nous semble que cette épître fut écrite, avec délibération, à l'imitation de celle de Muret, car E.K. s'exprime d'une façon très semblable.

"Hereunto have I added a certain gloss or scholion, for the exposition of old wordes and harder phrases: which maner of glosing and commenting, well I wote, wil seeme straunge and rare in our tongue; yet for so much as I knew many excellent and proper devises, both in wordes and matter, would passe in the speedy course of reading, either as unknowen, or as not marked, and that in this kind, as in other, we might be equal to the learned of other nations, I thought good to take the paines upon me, the rather for that, by meanes of some familiar acquaintance, I was made privie to his counsell, and secret meaning in them ....." (3)

---

(1) Mulcaster, op. cit., P. 274.

(2) Pierre Ronsard, Amours, (2ième édition) P.iii,

(3) R.E. Neil Dodge, Complete Poetical Works of Spenser, (Boston: Houghton, Mifflin Co., 1936), P. 7.

La comparaison de ces deux citations nous révèle aussi, que, d'un côté, l'art de Spenser s'écarte de celui du chef de la Pléiade. Muret veut expliquer les nouveaux mots employés par Ronsard, E.K. les vieux mots dont se servait Spenser. Dans The Shepheardes Calendar, en modelant son style sur celui de Chaucer, Spenser emploie bien des vieux mots. E.K. loue cette pratique chez le poète.

"For in my opinion it is one spécial prayse, of many which are dew to this poete, that he hath laboured to restore, as to theyr rightfull heritage, such good and naturall English words as have ben long time out of use and almost cleare disherited." (1)

Il parle sur un ton de mépris de ceux qui "patched up the holes with peces and rags of other languages." (2)

Il nous semble donc évident, que lorsque Spenser se donna la tâche de réformer la poésie anglaise, il acceptait les théories littéraires de la Pléiade française. Il voulait suivre avec délibération les méthodes de leur programme littéraire.

Un examen plus détaillé des textes de The Shepheardes Calendar du glossaire, et de l'épître de E.K., apportera la preuve irréfutable de l'intime parenté qui existe entre les ambitions poétiques de Spenser et celles de ses illustres précurseurs français.

E.K. dans son épître parle de Spenser comme, "This our new poete." (3) De même Michel de l'Hospital donne à Ronsard le titre de "Poeta novus". (4) E.K. nous explique, aussi, dans L'Argument de l'églogue October que Spenser nous décrit dans la personne du berger Cuddie "The perfecte patterne of a poete". (5) E. K. ajoute que Spenser dans son oeuvre perdue, "The English

(1) Ibid., P. 6.

(2) Loc. cit.

(3) Edmund Spenser, Complete Poetical Works, (Boston: Houghton, Mifflin Co., 1936) P.5.

(4) J.J. Jusserand, A Literary History of The English People, (London: Fisher Unwin), P. 462, Note 1

(5) Spenser, op. cit., P. 44

Poete, avait déjà fait la définition de l'art du poète: Spenser y avait écrit selon les mots d'E. K.:

".....so worthy and commendable an arte: or rather no arte, but a divine gift and heavenly instinct, not to be gotten by laboure and learning, but adorned with both and poured into the witte by ..... celestial inspiration." (1)

Nous retrouvons ces mêmes pensées au sujet du poète et de son art chez les membres de la Pleiade. Du Bellay parle de "cette fureur divine" du poète et il ajoute

"Qui veut voler par les Mains et Bouches des Hommes doit longuement demeurer en sa chambre: et qui désire vivre en la mémoire de la Postérité doit comme mort en soy mesmes, suer et trembler maintesfois". (2)

Spenser, croyant comme la Pleiade à la divinité du poète, et à la gravité de sa tâche, veut aussi pratiquer son art selon des principes bien définis. En choisissant le genre de son premier grand poème - le pastoral - il marche sur les pas de maints poètes illustres - "following the example of the best and most auncient poetes" dit E.K. (3) Spenser se souvenait aussi, sans doute, de ces autres mots de du Bellay: "Chante moy d'une Musette bien resonante et d'une Flustre bien jointe ces plaisantes Eclogues Rustiques".(4) L'auteur de la Deffense avait aussi dit que, pour que la littérature française égale celle des autres pays, il faut que le poète s'exerce à imiter les meilleurs modèles.

"Toutefois d'autant que l'Amplification de nostre Langue (qui est ce, que je traite) ne se peut faire sans Doctrine et sans Érudition, jé veux bien avertir, ceux qui aspirent à ceste gloire, d'imiter les bons Auteurs grecz et Romains, voyre bien Italiens, Hespagnolz, et autres." (5)

---

(1) Loc. cit.

(2) Joachim du Bellay, Deffence et Illustration de la Langue Francoyse, (Paris: Gerf, 1892) P. 110.

(3) Spenser, op. cit., P. 6

(4) Du Bellay, op. cit., P. 117.

(5) Ibid., P. 109

Or, en composant son premier poème, Spenser imitait la poésie pastorale d'auteurs célèbres, tant antiques que contemporains. E.K. dit dans l'épître:

"So flew Theocritus as you may perceive he was all ready full fledged. So flew Virgile, as not yet well feeling his wings. So flew Mantuane, as being not full sound. So Petrarque, So Boccace, So Marot, Sanazanis, and also divers other excellent both Italian and French poetes, whose foting this author everwhere followeth." (1)

À part le choix de genre, et la théorie d'imitation, la Pléiade formula des règles de style qui sont bien définies.

D'abord le style d'un poème doit être conforme à sa matière.

E.K. loue dans The Shepheardes Calendar de Spenser "his dewe observing of decorum everywhere".(2) Et si l'on compare The Shepheardes Calendar avec Tears of the Muses, on voit bien que Spenser se sert d'un style hautain dans Tears of the Muses, et d'un beau style bas dans The Shepheardes Calendar. Il faut enrichir la langue, dit du Bellay, "to garnish and beautifie it"(3) dit E.K. Nous avons déjà noté que ce dernier loue chez Spenser l'emploi des vieux mots. Il les juge "fittest for such rusticall rudenesse of shepheardes".(4) Spenser emploie aussi des mots dialectaux dans The Shepheardes Calendar; le mot "mickle", employé par les gens du nord de l'Angleterre et qui veut dire "petit, et aussi l'habitude de l'homme du nord d'omettre la voyelle "e" du mot "the" quand elle précède un mot commençant avec une voyelle. En employant les vieux mots et les mots dialectaux dans son poème Spenser, encore une fois, suit l'avis de ses maîtres

---

(1) Spenser, op. cit., P. 7

(2) Ibid., P. 5

(3) Ibid., P. 6.

(4) Ibid., P. 5

français. "Tu ne rejetteras point les vieux mots de nos romans," dit Ronsard (1), et encore, "tu scauras dextrement choisir et approprier à Ton oeuvre les mots plus significatifs des dialectes de nostre France." (2)

---

(1) Pierre Ronsard, Oeuvres Choisies, (Paris: Garnier), P. 345.

(2) Loc. cit.

#### IV

#### L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS THE SHEPHEARDES CALENDAR

Cette période où Spenser se fit le réformateur de la poésie anglaise, où il annonçait sa croyance aux mêmes théories de l'art poétique que la Pléiade française, ou il se servait d'un programme littéraire semblable au leur, fut, peut-être, celle où notre poète se trouvait le plus profondément influencé par ses lectures françaises; on se demande, alors, ce qu'il y a de spécialement français dans le texte lui-même de "The Shepheardes Calendar."

Le titre de son poème est emprunté à une sorte d'almanach français, "Kalendrier des Bergers". (1) Ce volume qui ressemblait fort aux livres d'emblèmes dont nous avons déjà parlé, avait été traduit en anglais, et jouissait d'une grande popularité pendant la vie de Spenser. À une Eglogue au Roy Soubz les noms de Pan et Robin que Marot avait composée en 1539, Spenser doit l'idée entière de comparer la succession des mois de l'année aux différents âges dans la vie de l'homme. Au début du poème, au mois de janvier, Colin est très jeune; au mois de juin, il est plus mûr; au mois de décembre il a vieilli. Le Robin de l'églogue de Marot dit:

"Sur le printemps de ma jeunesse folle, Je ressemblais à  
l'hirondelle qui vole." (2)

Plus tard il ajoute:

"Quand printemps fault et l'été comparoit." (3)

Et vers la fin de l'églogue il se plaint:

"Mais maintenant que je suis en l'automne." (4)

---

(1) La première édition française est de 1491. Des éditions anglaises parurent en 1506, 1508, 1528, 1556, etc.

(2) Clément Marot, Oeuvres complètes, (Paris: Garnier.), P.35.

(3) Ibid., P.38.

(4) Ibid., P.40.

The Shepheardes Calendar, nous l'avons déjà dit, fut composé à l'imitation des meilleurs écrivains de la poésie pastorale. Spenser, lui-même, ne reconnaît que deux maîtres, Chaucer et Piers Ploughman. (1) E.K. cependant, cite aussi les noms de Theocrite, Virgile, Mantuan, Pétrarque, Boccace, Sannazar, et Marot. Discutons donc, d'une façon plus précise cette question des sources de The Shepheardes Calendar.

Pétrarque, Boccace et Sannazar jouent, un rôle secondaire parmi ces autres modèles. Selon la plupart des critiques, Spenser aura imité le poète italien, Mantuan, dans les églogues July et September, le poète grec, Bion, dans March, le poète latin, Virgile, dans June et August, le poète français, Marot, dans November et December. Mais les recherches de M<sup>lle</sup>. Hughes et Harrison (2) ont démontré que, bien que Spenser eût certainement fait des études grecques, et latines, et qu'il dût connaître la poésie pastorale de Théocrite, Bion, Moschos, et Virgile, il s'inspira plutôt dans ce poème de la poésie pastorale de la Pléiade française, qui, à son tour ne fit autre chose que chercher à imiter la poésie pastorale de l'antiquité.

Si nous examinons le récit de cet "amour oiseau" qui se trouve dans l'églogue March, nous pourrions non seulement soutenir la thèse de M<sup>lle</sup>. Hughes et Harrison, mais aussi y apporter quelque chose de nouveau. La source de cette histoire de l'Amour Oiseau se trouve dans la quatrième idylle de Bion. Comme M. Harrison l'a démontré, Ronsard traite le même sujet dans son poème intitulé l'Amour Oiseau, (3) et de Baïf nous en donne une traduction assez littérale au second livre des Passetemps (1573). (4) Il existe aussi un

---

(1) Edmand Spenser, Complete Poetical Works, (Boston: Houghton Mifflin & Co., 1936), P.56, Lines 9-10.

(2) T.P. Harrison, Jr., Spenser, Ronsard, and Bion, (MLN-49, 1934), 139-45. M.Y. Hughes, Virgil and Spenser, (Univ. of California Publications in English), Vol. 2, No. 3, PP. 263-415, 1929.

(3) T.P. Harrison, Jr., op. cit., P. 139-45.

(4) Loc. Cit.



troisième poème français également intitulé l'Amour Oiseau, lequel fait partie de la Première Journée de la Bergerie par Rémi Belleau. (1)

De la comparaison des quatre poèmes, il ressort que De Baif suit de près le récit de Bion. Un enfant dans un bois s'évertue à prendre des oiseaux avec des gluaux; il voit l'Amour parmi le feuillage des arbres et il essaie de l'attraper. Mais l'oiseau lui échappe toujours. Il s'impatiente, casse les gluaux, et s'en va en parler à un vieillard qui travaille dans les champs. Celui-ci rit quand il entend les mots du garçon et il le conseille de ne pas se mêler de chasser à un oiseau qui ne lui apportera plus tard que des malheurs. Le poème de Ronsard porte un récit presque pareil, sauf que le garçon découragé va trouver une vieille mère "qui se mesloit de deviner". (2)

Le poème de Belleau pourtant est bien différent. C'est le berger qui parle. Il aperçoit un jour un oiseau merveilleux qu'il décrit minutieusement. Il ne cherche pas à l'attraper mais il s'amuse à le regarder. Enfin, il lui demande pourquoi il est venu dans le bois d'autrui. Comme réponse, l'oiseau tout en souriant, jette aux yeux du paysan "Du murte, et de ses grains qu'il portoit dans son sein". Il lui explique aussi que malgré sa "tendre jeunesse", il a "plus de vieillesse" que le père des Dieux et qu'il a plus de pouvoir "dessus les feux des célestes flambeaux" (3) que n'a le berger sur ses troupeaux.

Chez Spenser, c'est le berger Thomalin qui parle, et qui raconte l'aventure à un autre berger, Willye. Il lui dit qu'un jour il est allé chasser "bowe and bolts in either hand". (4) Il entend quelque chose qui remue dans

---

(1) Rémi Belleau, Première Journée de la Bergerie, Vol. 2, P.42-49 cité par Darmesteter et Hartzfeld, Morceaux Choisis (Paris: Delagrave, 1929) P.239.

(2) Pierre Ronsard, Oeuvres Choisis, (Paris: Garnier) P.320.

(3) Rémi Belleau, op. cit., P.240.

(4) Spenser, op. cit., P.16.

les feuillages et il tire dessus. L'"amour oiseau" sort des feuilles et échappe au berger en riant. Le berger le poursuit, lui lance tous ses "bolts", se sert ensuite de "pumie stones" pour le prendre. "L'amour oiseau" attrape les "pummies" et quand le berger, qui devient effrayé, essaie à son tour de s'échapper, l'oiseau lui lance une flèche au talon. Tu as eu affaire à l'amour, dit Willye, car mon père m'a parlé de ces choses.

Spenser se sert d'un côté du récit de Ronsard et de Baif, et de l'autre de celui de Belleau. Chez Spenser comme chez Belleau, c'est le berger qui parle, non pas un garçon. Mais le berger de Spenser, comme le garçon chez Ronsard et chez de Baif, s'évertue à prendre des oiseaux. Spenser à son tour, ajoute quelque chose au récit. Son berger chasse à l'aide d'une fronde et quand il n'a plus de pierres il se sert des "pummies". À la fin, il est chassé à son tour, par l'"amour oiseau".

Spenser doit à Ronsard sa description de l'"amour oiseau":

"a naked swayne,  
With spotted wings like peacocke trayne" (1)

Or, la première édition du poème de Ronsard contenait ce quatrain:

"Son plumage luisant plus beau  
Que n'est du Pân la queue étrange  
Et sa face semblait un Ange  
Qu'on voit portrait en un tableau." (2)

En décrivant l'oiseau, Spenser est également le créancier de Belleau.

"His golden quiver at his backe  
And silver bowe ....." (3)

Nous ramène à ces vers de Belleau.

"il avoit des flammeches  
Un arc d'yvoire blanc, d'or fin estoyent ses fleches" (4)

---

(1) Loc. cit.

(3) Spenser, op.cit., P.16.

(2) Harrison, op. cit., P.140.

(4) Belleau, op.cit., P.239.

D'ailleurs, il est bien probable que Spenser doit ce mot "pumies" à Belleau. En général on comprend que ce mot de Spenser veut dire "pumice stones". Or, dans le poème de Belleau, on trouve ces vers:

"..... Sous les grenadiers, j'apperçoy d'aventure

Hier, sur le mi-jour, un enfant que nature .....

....., il avait en ses mains

Des pommes de grenade, et mille petits grains

De murte Verdoyant .....

Me jettant sur les yeux de sa petite main

Du murte et de ses grains qu'il portait dans son sein." (1)

"Pommes de grenade" veut dire en anglais "pomegranite". Spenser, suivant les conseils de la Pléiade, inventa un nouveau mot anglais "Pumie" à l'imitation du mot français.

À la suite de l'étude de ces quatre poèmes, on se rend compte que Spenser dut bien connaître la poésie pastorale de la Pléiade. Il avait lu non seulement les églogues de Ronsard, mais celles des poètes moins célèbres, de Baif, et de Belleau. Les poèmes français lui plaisaient, et leur esprit lui était plus familier que celui de leurs modèles anciens. En travaillant, il s'en souvenait, et les textes français sous les yeux, il cherchait à les imiter, les faisant rentrer dans la conception générale de l'ouvrage.

Une autre question se pose. En imitant respectivement dans les églogues November et December, Complainte de Madame Loyse (1531) et Églogue au Roy sous les noms de Pan et Robin (1539), tous les deux par Marot, Spenser travaillait d'une façon très directe. Pourquoi, Spenser, disciple de Ronsard, s'intéresse-t-il également à l'oeuvre de Marot, qui devançait celle de la

---

(1) Loc. cit.

Pleiade et qui se montrait presque hostile, du moins peu sympathique à l'esprit nouveau de la Renaissance? En un mot, Spenser imite la lettre mais nullement l'esprit de Marot. Une comparaison de la Complainte de Madame Loyse de Savoie et de l'églogue November de The Shepheardes Calendar nous en fournira des preuves.

Spenser se sert cette fois, d'un modèle unique. Marot se plaint de la mort de Madame Loyse, Spenser de celle de Dido. Notre poète suit le plan général formulé par Marot. Dans les deux poèmes, Thenot persuade à Colin de chanter, lui promettant des cadeaux. Colin parle avec regret de la mort de Loyse, mais sa lamentation se change en un chant triomphal quand il se souvient que la femme morte sera heureuse au paradis. Thenot donne le cadeau à Colin qu'il a bien chanté. Spenser ne cherche pas à traduire le texte français, ni à le paraphraser. Il l'adapte plutôt à ses propres goûts; mais six fois il revient directement au texte français:

- |   |  |
|---|--|
| 1. The nightingale is soveraigne of song.             | Le rossignol de chanter est le maistre.      |
| 2. Up then, Melpomene, .....                          | Sus donc, mes vers                           |
| 3. And blew in black, the greene is gray<br>is tinct. | Le bleu en brun, le vert gay en<br>tanne     |
| 4. And Philomele her song with teares<br>doth steepe. | Sur l'arbre sec s'en complaint<br>Philomene. |
| 5. That nys on earth assurance to be<br>sought        | Rien n'est çà bas que cette mort<br>ignore   |
| 6. Cease now, my song .....                           | Cessez, mes vers (2)                         |

Mais si la matière des deux poèmes est semblable, leur manière est bien différente. Marot, nous parle en narrateur; Spenser, nous chante en poète lyrique. Marot, emploie un style simple et direct; Spenser, poète tout conscient de son art, cherche les effets d'un style varié. Bien qu'il dise

---

(1) Spenser, op. cit., P. 48-51

(2) Marot, op. cit., P. 486-491

"my rymes bene rugged and unkempt" (1) il se sert d'un style presque enfle, conforme à la gravité d'un sujet élégiaque. Il répète les vers "O heavie herse!"; "O carefull verse!" pour les remplacer par "O happye herse!" "O joyfull verse!" quand la lamentation se change en chant triomphal. Marot dit tout simplement.

"Pleurons, bergers; Nature nous dispense,  
Pleurons la mère au grand berger d'ici;  
Pleurons la mère à Margot d'excellence,  
Pleurons la mère à nous autres aussi." (2)

Spenser, qui chante d'une façon moins directe et concrète, se sert de l'alitération pour renforcer la tristesse de la pensée.

"Waile ye this wofull waste of natives warke:  
Waile we the wight whose presence was our pryde:  
Waile we the wight whose absence is our carke." (3)

Marot décrit avec un réalisme bien médiéval le caractère de Loyse:

"Lorsque Loyse, en sa loge prospère,  
Son beau mesnage en bon sens conduisoit,  
Chacun pasteur, tant fut il riche père,  
Lieu là dedans pour sa fille eslisoit." (4)

Quand son âme s'envole au paradis, Marot nous parle de sa vie aux champs Elyséens, d'une façon toute pénétrée de la foi enfantine du moyen âge.

"... Là mange fruict d'ineestimable prix;  
Là boyt liqueur qui toute soif appaise;  
Là cognoistra mille nobles esprits,  
Tous animaulx playsans y sont compris,  
Et mille oyseaulx y font joye immertelle,  
Entre lesquelz vole par le pourpris  
Son papegay, qui partit avant elle." (5)

Au contraire, la Dido de Spenser est une créature bien moins pratique

"Where bene the nosegayes that she dight for thee?  
The coloured chaplets, wrought with a chiefe,  
The knotted rush-ringes and gilte rosemaree .." (6)

---

(1) Spenser, op. cit., P. 49, Line 51

(2) Marot, op. cit., P. 486

(3) Spenser, op. cit., P. 49

(4) Marot, op. cit., P. 487

(5) Marot, op. cit., P. 490

(6) Spenser, op. cit., P. 49-50

Quand elle arrive au paradis elle devient une créature tout à fait éthérée.

"And is enstalled nowe in heavens hight  
I see thee, blessed soule, I see,  
Walke in Elisian fields so free." (1)

D'ailleurs à cette églogue de Marot, conçue selon l'esprit du moyen âge, Spenser ajoute deux thèmes qui nous ramènent à la pensée de la renaissance française. Au début de l'églogue Thenot accuse Colin d'avoir cessé de chanter, car,

"Thy Muse to long slombreth in sorrowing  
Lulled a sleepe through loves misgovernance." (2)

Ici, Spenser retrouve la lamentation bien pétrarquienne qui parcourt les douze églogues. Et encore, quand il écrit:

"Whence is it that the flouret of the field doth fade,  
And lyeth buried long in winters bale:  
Yet soon as spring his mantle doth displaye,  
It flowreth fresh, as it should never fayle?  
But thing on earth that is of most availe,  
As vertues braunch and beauties budde,  
Reliven not for any good." (3)

Spenser réitère une pensée favorite des poètes de la Pleiade.

L'étude de ces données très précises semble donc nous autoriser à dire que l'influence française dans The Shepheardes Calendar se montre par la prédilection que l'auteur témoignait pour les modèles français du seizième siècle, plutôt que pour ceux de l'antiquité.

Par son imitation de Marot, où il faut le noter, il néglige le côté médiéval, Spenser, suivant l'exemple de la Pleiade, s'affermir dans son rôle de réformateur de la poésie anglaise.

---

(1) Loc. cit.

(2) Spenser, op. cit., P. 48

(3) Ibid., P. 49

## SPENSER - DISCIPLE DE LA RENAISSANCE

Spenser, pendant son séjour dans le palais de Leicester, où la publication de The Shepheardes Calendar l'avait rendu célèbre, avait déjà conçu, s'il ne l'avait pas encore écrite, une partie de son chef-d'oeuvre, The Faerie Queen, poème qui devait chanter la gloire de la Reine Elisabeth. En demi-courtisan, qui avait déjà obtenu une audience avec le monarque, secrétaire de son favori Leicester, ami littéraire de Sir Philip Sidney, le poète rêvait-il d'occuper une position à la cour, analogue à celle qu'occupait Ronsard à la cour de Charles IX.? Cela est bien probable, car plus tard, exilé en Irlande, il écrira avec amertume de la chicanerie, des déceptions de la vie à la cour. Citons quelques vers de Mother Hubberds Tale,<sup>2</sup> lesquels semblent venir du coeur:

"What hell it is, in suing long to bide:  
 To loose good dayes, that might be better spent;  
 To wast long nights in pensive discontent;  
 To speed to day, to be put back to morrow;  
 To feed on hope, to pine with feare and sorrow;  
 To have Thy Princes grace, yet want her Peeres;  
 To have Thy asking, yet waite manie yeeres;  
 To fret Thy soule with crosses and with cares;  
 To eat Thy heart through comfortlesse dispaies;  
 To fawne, to crowche, to waite, to ride, to ronne,  
 To spend, to give, to want, to be undonne." (1)

Ces rêves, pourtant, furent brusquement interrompues, car en 1580, pour des raisons qui nous sont inconnues, Spenser quitta le service de Leicester. Il devint secrétaire de Lord Grey, le nouveau gouverneur de l'Irlande. Depuis 1580, jusqu'à l'année de sa mort, 1599, Spenser restera en Irlande, où, fonctionnaire du gouvernement anglais, il jouera son rôle dans la conquête et la colonisation du pays.

---

(1) Edmund Spenser, Complete Poetical Works, (Boston: Houghton, Mifflin Co., 1936), P. 101.

Exilé et harassé par ses devoirs quotidiens, dans un pays tourmenté par des émeutes intermittentes, il n'abandonna nullement sa tâche littéraire. Eloigné de ses anciens amis, "far from Parnasso mount" (1), il fit la connaissance, de temps en temps, de quelques écrivains contemporains, Fenton, Barnabe Googe, et Barnabe Riche, et aussi de Ludowich Bryskett, qui avait voyagé pendant trois ans avec Sidney en France, en Allemagne, en Italie et, en Pologne, et chez qui se forma en Irlande, un deuxième aréopage. En 1589, quand il s'établit au château de Kilcolman, il se trouva voisin de sir Walter Raleigh. Celui-ci, lorsque Spenser lui montra les trois premiers volumes de The Faerie Queen, lui conseilla de rentrer en Angleterre pour surveiller leur publication, et pour les montrer à la Reine. En 1596, et en 1599, Spenser fut de nouveau à Londres pour consulter l'imprimeur.

Ces dix-neuf années furent, à vrai dire, une période de grande activité littéraire, où le poète, malgré son isolement, publia la plupart de ses oeuvres. Et ce fut aussi pendant ces années que son génie s'affirma, et que les traits caractéristiques de son oeuvre se précisèrent. Il s'agit en effet, d'une période qui se distingue nettement de celle de sa jeunesse, et de celle où il fit paraître, The Shepheardes Calendar. L'influence française qui jusqu'ici semble avoir dominée, commence, peut-être, maintenant à s'affaiblir. Elle s'alliera à celle de la littérature italienne dans son oeuvre; son art deviendra plus éclectique, et il sera bien difficile pour nous de séparer le courant français des autres éléments constitutifs, et enfin, les traits tout personnels du poète, son amour du passé, son style allégorique, son but didactique vont s'affirmer.

La carrière littéraire de Spenser, au début, et surtout pendant

---

(1) Spenser, ibid., Faerie Quee, P. 141.



son séjour au palais de Leicester, fut bien semblable à celle de Ronsard. Mais les amis de Ronsard l'acclamèrent comme chef d'une nouvelle école et devinrent ses disciples. Or, Spenser avait des amis littéraires; mais ils n'étaient jamais ses disciples, sauf peut-être, E.K., dont nous ne savons pas même l'identité. A. Harvey, professeur pédant de Cambridge, Spenser accordait toujours un certain respect; de ses rapports avec Dyer, nous ne savons presque rien; Sidney, bien que son oeuvre soit semblable à celle de Spenser, était plutôt son patron que son ami. De toute façon, dès 1580, Spenser se trouva éloigné de ses anciens amis. Dès lors, il travaillera presque seul. Faut-il signaler le fait souvent remarqué, que le génie anglais fleurit mieux dans l'isolement, et que les écrivains anglais ne se groupent pas volontiers en écoles littéraires?

Spenser, alors, dans cette dernière période de sa vie, se trouva obligé d'abandonner son projet de se faire le Ronsard de l'Angleterre. Mais ce n'est pas à dire qu'il oubliait les leçons qu'il avait apprises dans l'École de la Pléiade. En examinant deux ouvrages importants The Amoretti et The Faerie Queen, publiés pendant cette période en Irlande; nous verrons de quels côtés il restera fidèle à la poétique de la Pléiade, et de quels côtés il s'en écartera.

En 1595, Spenser publia un recueil de sonnets, intitulé, Amoretti. En écrivant ces sonnets, le poète suivit le conseil de du Bellay. "Sonne moy ces beaux Sonnets", (1) avait-il écrit dans le chapitre consacré au choix du genre dans La Deffence et Illustration de la Langue Francoyse. Mais en 1595, il exista déjà toute une masse de sonnets amoureux, en italien, en français, et en anglais: par exemple, les canzoni de Pétrarque, les Amours consacrés à Cassandre, à Marie, à Hélène, par Ronsard, l'Olive de du Bellay

---

(1) Joachim du Bellay, Deffence et Illustration de la Langue Francoyse, (Paris: Cerf, 1892), P. 116.

Astrophel et Stella par Sidney, L'Hecatompachie de Watson, etc. Spenser en connaissait la plupart sans doute. Il se souvenait de ses lectures en composant son propre recueil de sonnets, et pour ces raisons, il est bien difficile de séparer dans un ouvrage si électique, le courant français des courants anglais, italiens, et européens.

Mais il nous semble que, dans ces sonnets, Ronsard joue auprès du poète, le rôle de l'interprète du pétrarquisme, comme il avait déjà joué pour lui le rôle de l'interprète de l'antiquité dans The Shep<sup>h</sup>erdes Calendar. En décrivant les cheveux de sa maîtresse, Spenser écrivit:

"What guyle is this, that those her golden tresses  
She doth attyre under a net of gold,  
And with sly skill so cunningly them dresses,  
That which is gold or heare may scarce be told?  
Is it that mens frayle eyes, which gaze too bold,  
She may entangle in that golden snare,  
And being caught, may craftily enfold  
Theyr weaker harts, which are not wel aware?" (1)

Ces vers nous renvoie<sup>r</sup> aux vers de Ronsard:

"Couvert de fleurs un net d'or me tendoit,  
Qui tout crespu sur sa face pendoit  
A flots ondez, pour enlancez mon âme." (2)

D'ailleurs, à la forme pétrarquienne du sonnet, les poètes de la Pléiade avait ajouté une pensée horatienne que Ronsard ne cessait d'exprimer, dans les vers bien connus:

"Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie." (3)

Il nous semble que dans le sonnet LXX des Amoretti, Spenser se souvenait de cette expression du goût du vieux poète romain que Ronsard n'a jamais

---

(1) Edmund Spenser, op. cit., Amoretti, P. 724

(2) Pierre Ronsard, Poésies, (Paris: Grund, 1939), P. 9.

(3) Pierre Ronsard, ibid., P. 68.

abandonné.

"Fresh Spring, the herald of loves mighty king,  
In whose cote-armour richly are display'd  
All sorts of flowers the which on earth do spring,  
In goodly colours gloriously arrayd,  
Goe to my love, where she is carelesse layd,  
Yet in her winters bowre, not well awake;  
Tell her the joyous time wil not be staid; ...  
Unlesse she doe him by the forelock take: ...  
Bid her therefore her selfe soone ready make,  
To wayt on LOVE amongst his lovely crew,  
Where every one that misseth then her make  
Shall be by him amearst with penance dew.  
Make hast therefore, sweet love, whilest it is prime; ...  
For none can call againe the passed time." (1)

Dans les Amoretti, s'il se souvient de ses anciens maîtres français, Spenser trouve aussi de nouveaux modèles parmi les trois recueils de sonnets, Diane, Hippolyte, et Cléonice de Desportes. Il lui doit les sonnets XV, XVIII, XXII, L, LXIX, et une partie des sonnets I, XLV, et XLIII. Chaque fois qu'il imite un sonnet de Desportes, il travaille d'une façon semblable, c'est-à-dire, il en fait une paraphrase assez libre. Une comparaison du sonnet XII de Spenser et d'un sonnet de la Diane de Desportes, nous en fournira des preuves.

"This holy season, fit to fast and pray,  
Men to devotion ought to be inclynd:  
Therefore, I likewise, on so holy day,  
For my sweet saynt some service fit will find.  
Her temple fayre is built within my mind,  
In which her glorious ymage placed is  
On which my thoughts doo day and night attend,  
Lyke sacred priests that never thinke amisse.  
There I to her, as th'author of my blisse,  
Will bulde an altar to appease her yre;  
And on the same my hart will sacrificise,  
Burning in flames of pure and chast desyre:  
The which vouchsafe, O goddesse, to accept,  
Amongst thy deerest relicks to be kept." (2)

---

(1) Edmund Spenser, op. cit., P. 731.

(2) Edmund Spenser, ibid., P. 722.

"Solitaire et pensif, dans un bois escarté,  
Bien loin du populaire et de la tourbe épaisse,  
Je veux bâtir un temple à ma fiere déesse  
Pour apprendre mes vœux à sa divinité.  
Là, de jour et de nuit par moi sera chanté,  
Le pouvoir de ses yeux, sa gloire et sa hauteesse;  
Et, dévot, son beau nom j'invoquerai sans cesse  
Quand je serai presse de quelqu'adversité  
Mon oeil sera la lampe ardant continuelle  
Devant l'image saint d'une dame si belle;  
Mon corps sera l'autel, et mes soupirs les vœux.  
Parmi mille et mille vers je chanterai l'office,  
Puis épanchant mes pleurs et coupant mes cheveux  
J'y ferai tous les jours de mon coeur sacrifice." (1)

Spenser cherchait ces modèles parmi les sonnets amoureux de Desportes, nous semble-t-il, parce que ce successeur de Ronsard savait donner de nouvelles tournures à la phraséologie pétrarquiste. D'ailleurs, il se trouvait quelquefois dans les sonnets de Desportes l'expression assez vague de sentiments platoniciens. Le sonnet que nous venons de citer nous en fournit l'exemple. Mais, par contre, le platonisme de Spenser, dans les Amoretti, est quelque chose de bien simple, qui se trouve exprimé dans ces deux vers bien connus:

"But that which fairest is but few behold  
Her mind, adorned with vertues manifold." (2)

Spenser, devait, peut-être cette expression plus directe du pétrarquisme platonicien aux vers suivants de du Bellay:

"Ce ne sont pas ny ces lis, ni ces roses,  
Ni ces deux rancs de perles si bien closes:  
C'est cet esprit, divin présent des cieux  
Dont la beauté de cent graces pourvene  
Perce mon âme ...." (3)

En composant son recueil de sonnets amoureux, Spenser fut profondément influencé par ses lectures françaises. Il s'était aventuré parmi

---

(1) Philippe Desportes, Diane, I, 43

(2) Edmund Spenser, op. cit., P. 720.

(3) Joachim du Bellay, XIII, Sonnetz de l'honneste Amour (1), cité par R. V. Merrill, The Platonism of J. du Bellay (Illinois: University of Chicago Press, 1925), P. 52.

les volumes de ses anciens maîtres, et il avait trouvé de nouveaux modèles dans l'oeuvre plus récente de Desportes. Mais en essayant d'estimer la vraie valeur du courant français dans cette oeuvre, et l'envisageant dans son ensemble, nous jugeons qu'ici Spenser, suit d'une façon beaucoup moins directe ses modèles français. L'influence de Ronsard, surtout, y est très subtile, et difficile à préciser. Ces sonnets ne sont pas composés, avec délibération, à l'imitation d'un tel auteur, mais ils font partie, plutôt de cette masse de sonnets qui appartiennent au courant de la Renaissance européenne.

Mais, au contraire, dans la conception de son chef-d'oeuvre, The Faerie Queen, (et il faut nous rappeler qu'il l'avait conçu de bonne heure, vers 1579), Spenser suivit, avec délibération, les conseils de du Bellay, et de Ronsard. Du Bellay avait écrit:

"Si tu as quelquefois pitié de ton pauvre Langaige, si tu daignes l'enrichir de tes Thesors, ce sera toy véritablement qui luy feras hausser la Teste, et d'un brave Sourcil s'égalier aux superbes Langues Greque et Latine, comme a faict de nostre Tens, en son vulgaire un Arioste Italien, que j'oseroy (n'estoit la sainteté des vieulx Poemes comparer à un Homere, et Virgile. Comme luy donq), qui a bien voulu emprunter de nostre Langue les Noms, et l'Hystoire de son Poème, choisi moy quelque un de ces beaux vieulx Romans François, comme un Lancelot, un Tristan, ou autres, et en fay renaître au monde une admirable Iliade, et laborieuse Eneide." (1)

Spenser s'inspira, peut-être, de ces mots, car, il se donna la tâche, dès le début de sa carrière littéraire, d'écrire un poème épique qui chanterait la gloire de son propre pays, et qui rendrait illustres sa langue et sa littérature. Un tel poème devrait être "un oeuvre de si laborieuse longueur, et quasi de la vie d'un Homme" (2) du Bellay, ajouta-t-il. Et vraiment, Spenser, qui commença à composer The Faerie Queen vers 1579, et qui n'arriva

---

(1) Joachim du Bellay, Deffence et Illustration de la Langue Francoyse, (Paris: Cerf, 1892), P. 119-120.

(2) Ibid., P.121.

jamais à l'achever, y consacra la moitié de sa vie.

Ronsard essaya, lui aussi, d'écrire une épopée qui chanterait la gloire de la France, la Franciade. Mais il composa son poème à l'imitation de l'Éneïde, tandis que Spenser, suivant de près les conseils de du Bellay se servit de la matière de Bretagne. "I chose the historye of King Arthure, as most fitte for the excellency of his person, being made famous by many mens former workes, ....." (1) écrivit Spenser dans la lettre dédiée à sir Walter Raleigh, et qui précède le texte de The Faerie Queen. Mais d'un autre côté, les idées de Spenser sur le poème épique, coïncident avec celles de Ronsard. "Plusieurs croyent que le Poète et l'Historien soient d'un mesme mestier; mais ils se trompent beaucoup." Pour cette raison, dit Ronsard, "Le poète bien advise, plein de laborieuse industrie, commence son oeuvre par le milieu de l'argument." (2) "For the methode of a poet historical is not such as of an historiographer. For an historiographer discourseth of affayres orderly as they were donne, accounting as well the times as the actions: but a poet thrustest into the middest..." (3) sont les mots bien semblables de Spenser.

Mais si, dans la conception de son chef-d'oeuvre, Spenser suit les théories poétiques de Ronsard, et de du Bellay, dans tout ce long poème, Spenser doit très peu, dans son texte, aux poètes contemporains de la France. Au contraire, (laissant à part sa dette immense envers l'Arioste et le Tasse), il se sert de l'allégorie d'amour du Roman de la Rose. Ronsard dans son

---

(1) Edmund Spenser, op. cit., P.136.

(2) Pierre Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Préfaces, (Cambridge: U.P. 1930), P. 46-7.

(3) Edmund Spenser, op. cit., P. 137.

ode à Jaques Pelletier avoue:

"La Rose si bien escrite  
Et contre les femmes despite  
Par qui je fus en enfance enchanté." (1)

Mais une fois qu'il se fit, "poeta novus", Ronsard tourna le dos à la littérature du moyen âge. Au contraire, Spenser, qui gardait pendant toute sa vie, une vive affection pour tout ce qui sentait le moyen âge, se plaisait à mettre, côté à côté, dans son oeuvre, le médiéval, et le nouveau. C'est de cet amour du passé chez Spenser, que découlent les trois aspects remarquables de son oeuvre: son style allégorique, son emploi constant d'archaïsmes, et le but didactique par où elle se distingue, et surtout, dans cette période de sa vie où son génie s'affirma, de l'oeuvre de la Pléiade française.

Bien entendu, son emploi d'un style allégorique se base sur l'autorité de du Bellay, qui dit:

"Eloquution ..... dont la vertu gist aux mots propres, usitez et non aliénés du commun usage de parler: aux Méthaphores, Alégories, Comparaisons, Similitudes, Énergies, et tant d'autres figures, et ornemens, sans les quelz tout oraison, et Poème sont nudz, manques et débiles." (2)

De même, pour enrichir la langue, Ronsard et du Bellay recommandèrent l'emploi des vieux mots, mots dialectaux, mots nouveaux, mots étrangers, "provisement", etc. Spenser, qui, comme les poètes de la Pléiade, se trouvait obligé de se créer un nouveau style conforme à la nouvelle poésie, suivait de près la pratique de la Pléiade. Ce furent, cependant, ses propres prédilections, et son propre génie qui le poussèrent à employer l'allégorie aux dépens de

---

(1) W. L. Renwick, <sup>Cité dans</sup> Edmund Spenser, (London: Arnold & Co., 1925), P. 22.

(2) Du Bellay, op. cit., P. 64.

tout autre "ornement"; il en fut de même en ce qui concerne les archaïsmes dont il se servit plus souvent que de toute autre méthode d'enrichissement linguistique.

Le goût de l'allégorie a toujours été présent dans l'oeuvre de Spenser, depuis l'époque de sa jeunesse où il traduisait les poèmes emblématiques du Théâtre. Il va ensuite en grandissant pour atteindre son apogée dans son chef-d'oeuvre, The Faerie Queen. Le but didactique, qui est le complément naturel du style allégorique, se trouve nettement exprimé dans le titre du Theatre - "An argument both profitable and delectable to all that sincerely love the word of God." Les poètes de la Pleiade, bien qu'ils n'aient pas négligé entièrement les genres didactiques, s'excellaient, surtout, à l'expression des sentiments lyriques. Nulle part dans leur poésie on ne trouve une définition tellement nette du didactisme, que ces mots de Spenser :

"The generale end therefore of all the booke is to fashion a gentleman or noble person in vertuous and gentle discipline." (1)

De cet examen de divers aspects de l'oeuvre de Spenser, créée pendant cette période de sa vie, où il travaillait presque dans l'isolement, il ressort un fait capital; à mesure que le vrai génie de Spenser se fit remarquer, il se montra plus indépendant de ses maîtres français pour devenir, comme Ronsard, "Prince of Poets in his Tyme", dans son propre pays, et pour trouver sa place parmi les rangs des poètes de la Renaissance.

---

(1) Edmund Spenser, op. cit., P. 136.



## CONCLUSIONS

Au cours de cette étude sur l'influence de la Renaissance française chez Spenser, nous avons fait ressortir, la contribution de ses lectures françaises, en les attachant l'une après l'autre, aux différentes étapes de sa carrière littéraire. Pendant sa jeunesse, ce furent les traductions et les imitations, qu'il a faites de l'oeuvre de Marot, et du Bellay, qui avaient aidé Spenser à apprendre son métier de poète. Entre 1576 et 1580, le novateur ambitieux, se trouvait dans une situation tout à fait analogue à celle que Ronsard avait occupée, en France, trente ans plus tôt. S'inspirant des théories poétiques de la Pléiade, suivant de près leur programme littéraire, il se mit à renouveler la poésie anglaise. Pendant les vingt dernières années de sa vie, il ne chercha plus à calquer son oeuvre sur celle de ses maîtres français; mais son esprit, et sa mémoire étaient quand même tout pénétrés de ses lectures françaises, au moment où il s'efforça à trouver sa propre voie dans la littérature de son époque.

Il nous reste à resumer la contribution de chaque poète français à l'oeuvre de Spenser. Du Bellay, que Mulcaster lui avait fait connaître, fut son professeur de poésie. Spenser apprit bien des choses à l'école du "doux-coulant" poète pour qui il composa les vers élogieux de l'envoi des Ruines of Rome.

"Bellay, first garland of free poesie  
That France brought forth, though fruitfull of  
brave wits,  
Well worthie thou of immortalitie, .....  
Thy dayes therefore are endles, and thy prayse  
Excelling all that ever went before; " (1)

Et dans les Antiquitez de Rome, notre poète trouva un sentiment du passé qui répondait bien à ses propres intérêts d'antiquaire. Mais, on s'étonne,

---

(1) Spenser, op. cit., P.115.

peut-être, que Spenser qui avait tout comme du Bellay essuyé les malaises de l'exil, n'ait pas révélé, dans ses ouvrages une connaissance des Regrets. Or, n'oublions pas, que l'expression tout à fait personnelle et intime de ce recueil de sonnets, fut complètement étrangère au génie d'un poète qui ne savait guère s'exprimer sinon à travers le voile de l'allégorie.

Ronsard joue un rôle bien déterminé dans l'oeuvre de notre poète. Il fut pour Spenser l'interprète de la culture grecque et latine, de la poésie anacréontique et du pétrarquisme. Mais, l'on s'explique mal le fait que Spenser ne l'imita jamais aussi directement que ses trois autres modèles, du Bellay, Marot, et Desportes, tandis que, par exemple, comme on se le rappelle, son contemporain Lodge, empruntait des sonnets entiers au poète français. L'on s'étonne, aussi, d'apprendre que Spenser ne rendit jamais hommage à Ronsard; peut-être avait-il peur de louer ouvertement le défenseur de Marie-Stuart, et du Massacre de la Saint-Barthélemi.

Spenser s'était laissé pénétrer par ses lectures de Ronsard. Il passa, donc, tout naturellement, vers la fin de sa vie, à l'imitation des sonnets de Desportes, successeur du poète célèbre. D'ailleurs, Desportes écrivit avec une aimable facilité; son style "doux-coulant", comme celui de du Bellay, répondait bien à la "fluidity" de Spenser. Notre poète imita, donc, cet autre sonnetiste français, qui, de plus, s'inspirait presque entièrement des modèles italiens, à une époque, où Spenser lui-même s'intéressait beaucoup à la littérature italienne.

Nous rencontrons Marot partout dans l'oeuvre de notre poète. On trouve assez paradoxal que Spenser, le nouveau poète se soit attaché à un homme qui représentait tout ce que ses deux autres amis, Ronsard, et du Bellay, voulaient renier. C'est qu'il y a deux côtés dans l'oeuvre de

Marot, le côté médiéval, et le côté renaissant; il est le poète de transition qui relie le moyen âge à la Renaissance. Chez Spenser, il existe deux pareils aspects; ses goûts pour le passé, sa fidélité aux théories du nouveau monde.

Il existait une affinité d'esprit qui liait ces quatre poètes, à travers l'espace et le temps, au génie de Spenser. Ce fut par leurs efforts que l'excellence de la poésie française pénétra dans l'oeuvre du plus grand poète de la Renaissance, en Angleterre.

BIBLIOGRAPHIE

A. LIVRES.

- Bellay, Joachim du, La Deffence et Illustration de la Langue Françoise, édition critique par H. Chamard, Paris: Fontemoing, 1904.
- La Deffence et Illustration de la Langue Françoise, éditeur Person, deuxième édition, Paris: Cerf, 1892.
- Oeuvres Poétiques,<sup>Vol</sup> II, édition critique par Henri Chamard, Paris: Droz, 1939.
- Bellec, Hilaire, Avril, London: Duckworth, 1931.
- Church, R. W., Spenser, London: Macmillan & Co., Ltd., 1939
- Clédat, L., Chrestomathie du Moyen Âge, deuxième édition, Montpellier: Coulet et Fils, 1909.
- Clements, Robert J., Critical Theory and Practice of the Pleiade, Cambridge: Harvard U.P., 1942.
- Darmesteter et Hartzfeld, Morceaux Choisis, XVIIème siècle, Paris: Delagrave, 1929.
- Eliot, T.S., Elizabethan Essays, London: Faber & Faber Ltd., 1934.
- Faquet, Émile, Seizième Siècle, Études Littéraires, Paris: Oudin et Cie.
- Freeman, Rosemary, English Emblem Books, London: Chatto & Windus, 1948.
- Hall, Vernon, Renaissance Literary Criticism, New York: Columbia Univ. Press, 1945.
- Jones, H. S. V., A Spenser Handbook, New York: F. S. Crofts & Co., 1930.
- Jusserand, J. J., A Literary History of The English People, London, Fisher Unwin. s.d.
- Lambley, Kathleen, The French Language in England, Manchester: U.P. s.d.
- Laumonier, Paul, Ronsard, Poète Lyrique, deuxième édition, Paris: Hachette, 1923.

- Lee, Sidney, Elizabethan Sonnets I, An English Garner  
Westminster: Constable Co., Ltd., 1904.
- The French Renaissance in England, Oxford:  
Clarendon Press, 1910.
- Great Englishmen in The 16th Century, New  
York: Scribners, 1904.
- Legouis, Emile, Spenser, London: Dent & Sons, Ltd., 1933
- Lewis, D.B. Wyndham, Ronsard, London: Sheed & Ward, 1944.
- Marot, Clément, Oeuvres Complètes, Vol. I, II, Paris; Garnier.
- Merrill, R. V., The Platonism of Joachim du Bellay, Chicago:  
U.P., 1925.
- Morçay, Raoul, La Renaissance, Vol. 1, 2. Paris: J. de Gigord,  
1933-1935.
- Mulcaster, R., The Elementarie, ed. by E. T. Campagnac, Oxford:  
U.P., 1925.
- Pater, Walter, The Renaissance, London: Macmillan & Co., 1928.
- Putnam, S. Rabelais.
- Renwick, W. L., Edmund Spenser, London: Arnold & Co., 1925.
- Ronsard, Pierre de, Poesies, Paris: Grund. sd
- Oeuvres Choisies, Paris; Garnier. sd
- Oeuvres Complètes IV, éditeur Laumonier, Paris:  
Lemerre, 1914-1919.
- Scott, Janet, Les Sonnets Elisabethains, 1929.
- Sichel, Edith, The Renaissance, Oxford: U.P., 1948
- Sidney, Sir Philip Defense of Poesie, Cambridge: U.P. 1923
- Sitwell, Fanfare for Elizabeth, London: Macmillan, 1947
- Spenser, Edmund, Complete Poetical Works, edited by R.E. Neil Dodge,  
Boston: Houghton Mifflin Co., 1936.
- The Minor Poems, I, II, Variorum Edition, Baltimore:  
John Hopkins Press, 1947.

- Stein, Harold, Studies in Spenser's Complaints, New York: O.U.P. 1934.
- Stewart, Jean, Poetry in France and England, London: L & Virginia Woolf, 1931.
- Ronsard, L'Art Poétique, Cinq Préfaces, Cambridge: U.P., 1930.
- Vianey, Joseph, Le Pétrarquisme en France au XVIème Siècle, Montpellier: Coulet et Fils, 1909.

## B. PERIODICAL ARTICLES.

- Greenlow, Edwin, "Spenser and the Earl of Leicester," Publications of the Modern Lang. Assoc. XXV, (1910), 534-56.
- Harrison, T.P., Jr., "The Relations of Spenser and Sidney", Publications of the Mod. Lang. Assoc. XLV, (1930), 712.
- "Spenser, Ronsard, and Bion", Modern Lang. Notes 49, (1934), 199-45. <sup>XLIX</sup>
- Maynadier, H., "The Areopagus of Sidney and Spenser", Modern Language Review, IV, (1909), 289 ff.